

Marie-Andrée Donovan, Andrée Gagné, Daniel Sernine

Michel Lord

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2006). Compte rendu de [Marie-Andrée Donovan, Andrée Gagné, Daniel Sernine]. *Lettres québécoises*, (122), 31–32.



Marie-Andrée Donovan, *Fantômier*,
Ottawa, David, coll. « Voix narratives et oniriques », 2005, 112 p., 12 \$.

De bien délicats souvenirs fantomatiques

Auteure déjà de plusieurs récits et d'un recueil de nouvelles (*Nouvelles volantes*, 1994), Marie-Andrée Donovan offre dans son deuxième recueil, *Fantômier*, neuf nouvelles qui tiennent du récit personnel — je n'oserais dire autofictif —, en ce sens où tous les textes sont narrés au je par une femme aux multiples visages et à différents âges, qui se remémore des rencontres qui continuent de la hanter.

Le titre laisse croire que l'on pourrait avoir affaire au genre fantastique, mais il n'en est rien. Toutes les nouvelles sont résolument réalistes et racontent des instants de vie ramenés continuellement à la surface, l'existence de ces narratrices diverses étant parsemée de fantômes — des souvenirs en fait — de leur passé. Cela finit par brosser un portrait kaléidoscopique de la femme en diverses circonstances. Au départ, ce sont toujours des rencontres ou des retrouvailles, toujours conflictuelles. Cependant, les situations varient suffisamment d'une nouvelle à l'autre pour susciter l'intérêt. « Les fenêtres » et « Le parapluie » exploitent toutefois le même motif, celui du voleur, l'un cambrioleur, l'autre un charmant *pickpocket*. Cette dernière nouvelle possède une chute que l'on voit malheureusement venir de loin. Dans « La demie » et « Le revenant », Donovan représente des êtres qui devraient être familiers (une soi-disant demi-sœur et un



ex-fiancé), mais qui appartiennent à un passé dont on ne veut plus. Il y a aussi dans « La demie » une critique de la manière dont le courriel peut devenir envahissant et insupportable.

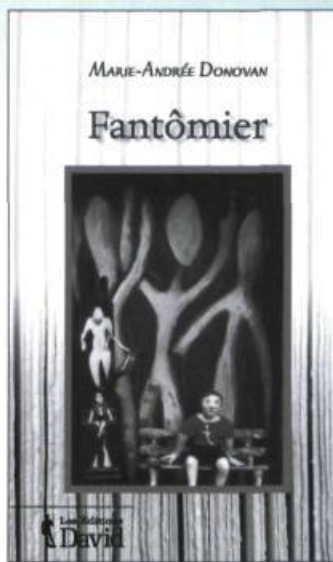


MARIE-ANDRÉE DONOVAN

Le ton va ainsi dans le recueil du léger au bizarre. Côté léger, « Bagel, café et compagnie » appartient à cette catégorie que René Godenne qualifie de nouvelle-instant, la narratrice racontant la façon dont un jeune homme a été brusque avec elle puis s'est amendé. C'est là un des « fantômes » qui laisse un souvenir agréable, tout comme « Le vendeur de billets », texte plus bizarre, où un énergumène,

du genre que l'on peut trouver dans les nouvelles de François Barcelo, prétend posséder un pouvoir. La nouvelle la plus longue, intitulée « Est-ce que je te dérange? », d'après l'œuvre d'Anne Hébert, porte précisément sur des livres que la narratrice reçoit par la poste d'un mystérieux personnage. La découverte de l'identité du « fantôme » en question est présentée de manière un peu étonnante, mais l'anecdote est révélatrice de certains comportements institutionnels universitaires que la chute révèle, mais que je tairai pour ne pas tout dévoiler.

Le recueil se lit avec bonheur et facilité, et même si certaines situations peuvent paraître forcées, la simplicité de l'ensemble fait que l'on garde un souvenir agréable de ce délicat *Fantômier*.



☆☆☆
Andrée Gagné, *Mikado. Jeu de nouvelles* (préfacé par André Carpentier),
Montréal, Christian Feuillette éditeur, coll. « Séisme », 2005, 140 p., 18,95 \$.

Un écran nippon

Un nouvel éditeur, une nouvelle collection, une nouvelle auteure pour ouvrir la collection « Séisme ». Voilà qui pourrait laisser croire que le champ de la nouvelle québécoise est en pleine expansion. Rêvons...

La préface n'est pas banale, venant d'André Carpentier, qui rappelle, entre autres choses, la complexité du rapport existant entre la nouvelle et le recueil, et le rôle exigeant du lecteur par qui « passe [...] la fonction organisatrice du sens » (p. 10). Cela est particulièrement pertinent en ce qui concerne ce recueil exotique nippon, fondé sur ce qu'Andrée Gagné appelle, dans une « note [liminaire] sur l'auteure », « le concept de "cryptobio-fiction" »

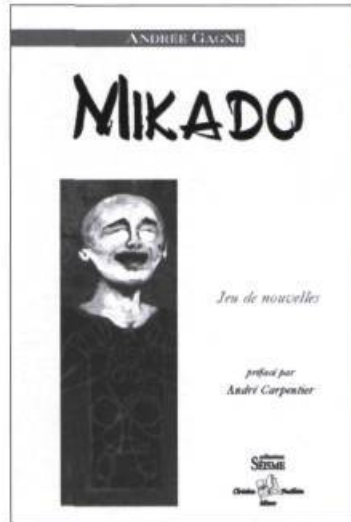


ANDRÉE GAGNÉ

(fiction dans laquelle la vie — la réalité — du sujet est cachée » (p. 4). Elle doit être bien camouflée, la vie de l'auteure qui en est à son premier livre, car toutes les nouvelles se déroulent au Japon, et que le recueil se contruit à partir du jeu de Mikado, jeu de baguettes qui m'est totalement étranger. Très marqué par le lexique japonais, chaque texte cache bien son rapport à ce jeu pour qui n'y est pas familier. J'avoue avoir renoncé à percer cette relation, me contentant de lire pour elles-mêmes les nouvelles, qui racontent tout sauf des jeux d'adresse. Jeux de société, peut-être? Jeux d'amour et de haine, de vie et de mort, de cruauté, de souffrances, de refoulements sans aucun doute.

Douze nouvelles en tout, réparties dans trois sections dont les titres (« La voie du samouraï », « La porte de l'Empereur » et « L'univers du Shōgun ») demeurent

résolument sibyllins au regard du non-initié que je demeure irréductiblement. Cela dit, un charme, parfois horrible, opère. J'entends par là que l'écriture, même truffée de références nipponnes qui alourdissent le texte — car l'auteure se sent obligée de surajouter des notes infrapaginales —, l'écriture, dis-je, dévoile de manière parfois claire, parfois moins des drames d'une grande violence. Il y a là l'une des caractéristiques de la (bonne) nouvelle : de la retenue dans l'expression de l'excès. Ainsi, un garçon, dans « Ayumi », s'immole par le feu en embrasant également son père détestable, sous l'œil horrifié de sa sœur. Dans « High Tech Kögyō », une femme dépressive, et soumise malgré tout au stress d'un travail de bureau infernal, se jette subitement du haut d'un édifice. Une autre, dans la troisième partie (« Keiko Suda »), s'en sort mieux au terme d'un long traitement psychiatrique. « Yi King » représente une autre femme qui coupe la tête d'un voisin de palier, sans que le texte explique les raisons de ce geste. Il en est de même dans « Katamichi-kippu », où un garçon, dont « la souffrance [...] restait inconnue » (p. 50), se suicide dans des roseaux coupants après s'être livré à l'autophagie. Des personnages



font des efforts incroyables pour contrôler leur libido et s'enfoncent dans le rêve magique (« Shinseki »), d'autres, comme dans la dernière nouvelle du recueil, « Tāminaru », ne se retiennent plus pour se débarrasser d'un mari dégoûtant.

Andrée Gagné, sous ce « concept de « cryptobio-fiction » », dévoile un imaginaire où s'agitent des êtres qui font tout pour se contenir sans presque jamais y parvenir. Ils actualisent des fantasmes d'amour, de haine et de mort surtout qui, même si je ne saisis pas encore vraiment ce qui sert d'assise à ces « jeux » nippons, fascinent le lecteur de nouvelles que je suis. Il y a là assurément un travail de relecture à faire. Un bon recueil pour lecteurs avertis.

☆☆
Daniel Sernine, *Maure à Venise*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2005, 152 p., 17,95 \$.

Dans les mêmes pistes étranges, inlassablement...

Il est difficile d'expliquer ce qui a poussé Daniel Sernine à reprendre à même trois de ses recueils précédents parus en 1993 (*Les portes mystérieuses*, Héritage), 1995 (*Sur la scène des siècles*, Ianus) et 1997 (*Petites fugues en lettres mineures*, Héritage) sept des neuf nouvelles de ce « nouveau » recueil.

Va pour « L'odeur des songes », qui n'avait connu que la parution en revue (*XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 61, 2000) ou pour « La librairie flamande », parue dans un collectif récent (*Ray*, 2002) en hommage à Jean Ray, mais le reste...

La nouvelle éponyme, « Maure à Venise », parue il y a 13 ans, méritait-elle seulement de servir de titre au recueil, même si avec ses quelque 40 pages elle est la plus longue? Longuette elle est, en effet, qui raconte la façon étrange et surnaturelle dont une jeune femme se retrouve guérie du sida parce que lui apparaît à Venise le jeune éphèbe de la nouvelle de Thomas Mann (*Mort à Venise*), qui est en fait l'acteur qui joue le personnage de Tadzio dans le film de Visconti... La jeune miraculée ne doute jamais un instant que c'est cet « ange, apparu pour [elle] seule » (p. 101), qui est à l'origine de sa guérison.



DANIEL SERNINE

Réalisme magique? Sans nul doute. Sernine pratique le récit fantastique depuis plus de vingt-cinq ans, son imaginaire oscillant entre la formule traditionnelle et une volonté de renouveler difficilement le genre, en l'ancrant dans la réalité contemporaine et en exploitant des thèmes « modernes ». Ainsi, « Dans ses yeux une flamme » s'entremêlent un amour homosexuel refoulé et la mort inexplicable du sujet consumé par la passion, par « combustion spontanée » (p. 19). « Les portes mystérieuses » joue sur le motif des visions étranges, l'apparition répétée à Paris d'un personnage qui vient de mourir à Québec. La narration souligne à la fois l'athéisme de celle qui voit le

fantôme et sa totale adhésion au surnaturel. Autre récurrence du fantôme dans « *Banshee* », où le narrateur raconte comment un homme obsédé par la mort de sa femme cantatrice se suicide après avoir entendu la voix de celle-ci. Le narrateur depuis ce temps craint d'entendre à son tour une voix qui annoncera sa mort.

À part « L'odeur des songes » (*XYZ*, 2000), une nouvelle descriptive de deux pages, tous les textes baignent dans ce fantastique toujours relativement canonique, auquel Sernine n'échappe pas. Même dans le texte de 2002 sur Jean Ray, Sernine reprend le procédé utilisé dans « Les portes mystérieuses », soit l'apparition d'une librairie à Québec, que le fantôme de Jean Ray, tout juste décédé, est venu hanter.

À trop hanter les mêmes pistes, le risque de se répéter, même habilement comme le fait Sernine, qui demeure un bon conteur, est grand. Surtout quand on revient soi-même, de manière inexplicable, sur ses livres antérieurs...